

Le Galepin

- BLEU -

n°57 - 1^{er} novembre 2022

Aude LAURENT
Christelle CLIA

Frère et Sœur

**QUELLE
HISTOIRE !**

Y.I.L.



Frère(s) et sœur(s)...

n°57 – Frère(s) et sœur(s)...

Sommaire

isabel ASUNSOLO LA FÊTE DES MÈRES	3
Keltouma MOKHTARI BIBERONS DE LUXE	5
David BOWGOSSE COMME UN JOUET DE PACOTILLE	10
Jacqueline PAUT MON FRÈRE	12
Pierre ROSSET L'ÂME SCEUR	14
Sylvie VAN PRAËT LES MAINS QUI DANSENT	16
Régine PAQUET ENCRES SUR CARTE DU MONDE	18
Hervé GOUZERH DU MÉRITE	20
Keltouma MOKHTARI À MON FRÈRE	22
Léo DEMOZAY PHOTO DE FAMILLE	23
Yssé COTINE HONORATUS, MON FRÈRE	25

LA FÊTE DES MÈRES

Cette nuit du 3 octobre 2022, j'ai rêvé du thème du frère et de la sœur. Dans mon sommeil, je comptais les pieds, je rimais, il me fallait à tout prix des alexandrins. Et voici la pauvre bribe qui subsistait, au réveil :

Celui qui croyait au ciel, celui qui était rouge vermeil...

Était-ce le fait d'avoir peint des tomates la veille, il me fallait un frère rouge et un autre tout le contraire... Ah non ! Je ne creuserais pas de ce côté-là. Je préférerais puiser dans la vie de la mare de Plouy. Je changeai donc d'avis et voici mon histoire :

Un matin, fin mai, c'était la Fête des mères, j'étais au lit. Dimanche et pas d'enfant (ni d'amant) à me mettre sous la dent. Mes marmots, mal élevés, sont peu enclins à suivre la vie du calendrier. Ils vivent loin, alors pas de risque de les voir débarquer avec un panier de fraises pour fêter l'autrice de leurs jours!...

Je somnolais encore lorsque je vis apparaître, sur le seuil de ma chambre, la chatte Geisha. La belle noire grimpait déjà sur mon lit de ses pattes légères. Mais qu'avait-elle dans la gueule ? Une boule de poils noirs ! Un chaton, une taupe, un... quoi ?

La boule, aussi noire qu'elle et comme elle brillante, atterrit sur mon oreiller.

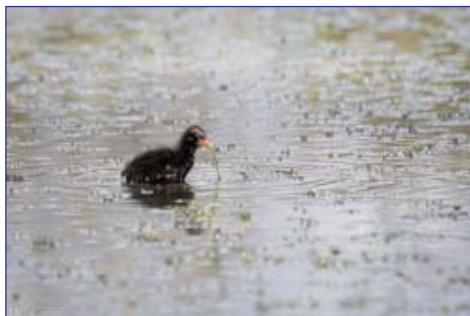
Comment ? Après les poissons rouges dont les viscères se retrouvaient parmi les écailles mordorées dans le carton des manuscrits (pauvres auteurs !), après les hirondeaux, dont les ailes éployées et lustrées exagéraient la moustache de la miaulante, après les musaraignes dont la chatte aimait à faire craquer une à une les vertèbres, une nouvelle espèce était à mettre au tableau de chasse de Geisha.

La boule trouva l'équilibre grâce à deux pattes aussi grandes qu'elle. Les petits yeux qui clignaient, et le bec, étonnamment rouge, semblaient en parfait état de marche... Et de surcroît, l'animal était vivant.

Un bébé poule d'eau ! Geisha tu exagères...

Mais c'était la Fête des mères et je n'aurais sans doute pas d'autre présent que celui-là. Le présent en question titubait sur mes draps blancs. Les grands doigts verts aux bouts crochus rendaient possibles tous les équilibres... N'avais-je pas plus d'une fois admiré la démarche délicate d'une poule d'eau adulte sur le dos d'une feuille d'iris ?

C'était bien joli mais qu'allais-je faire du rejeton ?



Le plus simple, vous vous en doutez, serait, après l'avoir admiré et dessiné sous toutes les coutures de le remettre à l'eau, avec ses frères et sœurs... Ce que je fis le plus soigneusement possible et sous les yeux des voisins toujours avides de cancons. Vous avez sans doute deviné la chute : le rejeton fut rejeté par ses père et mère et surtout par ses frères et sœurs. Ceux-ci n'acceptèrent pas, ce jour-là et ceux qui suivirent, que Momo (il fut ainsi baptisé) fit partie de la bande...

Quand je regardai par la fenêtre, ma principale occupation maintenant que je suis à la retraite,

j'assistai le cœur serré à la scène: les quatre petits poules d'eau, de la même nichée que Momo, ne voulaient pas entendre parler d'un frère différent (un difrérent?). Était-ce mon odeur ou celle du terrible prédateur qui l'avait pourtant épargné? Je ne le saurai jamais, j'imagine.

Alors que ses frères se ruaient sur les rouelles de pain jetées dans la mare par les voisins, Momo n'en avalait pas miette. Il les perdait toutes, arrivant toujours trop tard. La fratrie grossissait, mais pas lui. Et allez parler à des poules d'eau de fraternité!

Voilà ce qu'il advint: Momo choisit de se reposer sur les pâquerettes pile sous ma boîte à lettres. Quand j'entendais son cri plaintif et haut perché (trois petites phrases, comme un haïku) je me précipitais, craquotte de sarrasin en main. L'animal n'était pas bête et s'abstenait de crier à l'heure du facteur, que je ne rate jamais.

Le manège dura deux bonnes semaines.

Et ce qui devait arriver arriva...

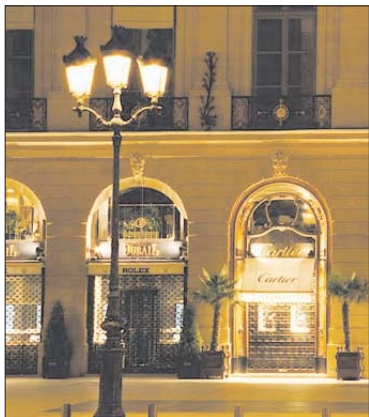
Les frangins et frangines de Momo, engraisés à point par leurs parents, disparurent l'un après l'autre. Quatre nuits de pleine lune furent témoins du crime: les petites poules d'eau furent englouties proprement par le héron qui avait attendu le meilleur moment: ni trop petits ni trop gros!

Momo, lui, était déjà parti en migration quelque part, loin de sa mare natale et de sa famille. Je l'avais vu s'envoler, un peu *patosamente* (maladroitement, comme un canard, dans ma langue paternelle) le soir même de mon anniversaire.

Peut-être a-t-il choisi un étang plus grand et accueillant avec de belles poules d'eau à l'œil qui frise et où le péché originel n'existe pas.



BIBERONS DE LUXE



Tout était arrivé très vite et sans prévenir. « Le braquage du siècle » répétaient en boucle les journaux télévisés français stupéfaits. C'était en effet du jamais vu, un braquage étonnamment simple, efficace, totalement inaperçu ! En plein jour de surcroît ! Et Place Vendôme s'il vous plaît ! Si ce n'était les deux vendeuses de la bijouterie Cartier qu'on avait retrouvées ligotées dans l'arrière-boutique, on aurait cru à une fausse alerte ou à une blague. C'est une cliente du Ritz qui devait récupérer un bijou chez eux qui avait donné l'alerte. Elle avait entendu les deux jeunes filles gémir et avait accouru les libérer.

Les voleurs très bien renseignés et surtout excellentement préparés n'avaient rien laissé au hasard et avaient vu grand. Ils n'avaient pas cambriolé une mais quatre des plus luxueuses joailleries françaises : Courbet, Boucheron, Cartier et Graff. Personne avant eux ne s'était attaqué à plusieurs bijouteries et le service de sécurité renouvelé dernièrement était censé être infranchissable.

D'où venaient-ils ? Qui étaient-ils ? « Du travail de pros » répétaient les gendarmes à la fois choqués et hébétés. Certains en étaient même secrètement admiratifs ; autant de parures, de bijoux et autres diamants volés et aucun blessé, aucune empreinte, aucun preuve, rien. Quelques bris de verre tout au plus. Les équipes se succédaient pour tout passer au crible fin mais le constat restait toujours désespérément le même : « Nous n'avons rien trouvé, chef ! »

Les pertes, vous vous en doutez bien, étaient colossales et les assureurs de ces bijouteries s'arrachaient les cheveux. Ce sont eux qui, ruinés et dépités, avaient fait venir d'Allemagne et de façon complètement anonyme une des meilleures inspectrices qui, en collaboration avec la police française, devait s'atteler à trouver des indices et à retrouver les malfrats du siècle. Certains disaient qu'il fallait être au moins quinze pour avoir réussi un tel exploit. Les vendeuses ne se souvenaient de rien car les voleurs étaient arrivés par derrière, « Ne vous retournez sous aucun prétexte, mesdemoiselles » avait dit l'un d'entre de la façon la plus neutre possible : « Je vous prie d'entrer dans la réserve ». Il leur avait ensuite bandé les yeux avec un foulard en satin, toujours par derrière, les avait



ligotées en s'excusant et s'était éclipsé en leur souhaitant une excellente journée. Il avait même pris soin de leur mettre un coussin derrière le dos pour qu'elles soient plus confortables.

En partant, un des voleurs, peut-être le même mais rien n'était sûr, avait lancé contre toute attente: «Robin des bois vous salue, gentes dames, mes respects!» C'était incroyable, surréaliste, improbable même et notre inspectrice allemande, Anna de son prénom, ne savait que penser de tout ceci.

Il fallait, pensa-t-elle, reprendre du début, les gendarmes étaient peut-être passés à côté de quelque chose. Elle s'attela donc à visionner toutes les caméras et elles étaient nombreuses. Tout d'abord celles des dernières 48h, de la semaine, du mois. Un travail fastidieux et éreintant qui n'avait, lui non plus, rien donné. On tournait en rond.

Au bout de quelques mois cependant Anna s'intéressa, sans raison apparente d'ailleurs, à une famille qui habitait à deux heures de Paris: les Nourri. Un gendarme avait cité leur nom, histoire de dire «On a quelque chose».

M. Nourri avait été accusé injustement deux mois auparavant et mis en garde à vue; il avait fait un malaise et était décédé dans la foulée. On avait trouvé le vrai coupable du vol et du recel d'une quarantaine de voitures deux jours après sa mort...



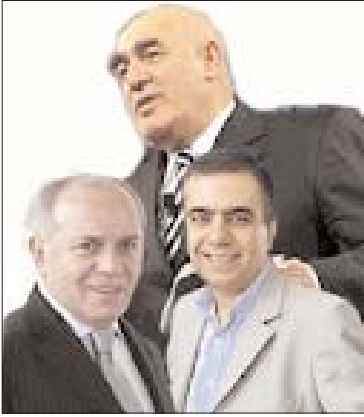
Il était le père d'une famille nombreuse de dix enfants, sept filles et trois garçons, âgés de 45 à 65 ans. Une famille tranquille, classique, lambda. Les parents avaient immigré d'Algérie il y a soixante ans et s'étaient installés dans une petite ville de l'Oise où il y avait beaucoup de travail et où il faisait bon vivre. Leurs enfants étaient tous nés, excepté l'aînée Fatiha, en France. Les trois garçons Sofiane Adil et Brahim travaillaient dans l'immobilier et gagnaient bien leur vie car ils excellaient dans l'art de la plus-value, ils achetaient des maisons, les retapaient à neuf et les vendaient trois fois le prix. Suffisait ensuite pour les trois frères de se partager équitablement les bénéfices.

Adil était le second enfant, il était doué, brun, très beau, affable et sportif. Il adorait voyager en Afrique et dans toute l'Europe, il avait même participé au marathon de New York. Sofiane lui, était travailleur mais aimait parier aux courses et ne savait pas mettre un sou de côté, il aimait les vacances, la plage, la fiesta entre copains, la dolce vita quoi. Brahim, le plus jeune des frères, était réservé et devait toujours prouver des choses à ses grands frères, on ne lui demandait rien, il se sentait obligé.

Il y avait aussi les sept filles, Fatiha l'aînée qui adorait l'Algérie et était en France presque malgré elle, elle était d'ailleurs tombée en dépression depuis peu et ne travaillait plus, elle était comptable et maniait les chiffres comme personne. Suivaient ensuite Zohra et Alia complices, drôles et très rusées, Zohra était psychologue pour détenus et se trimbalait toujours avec ses lunettes et son petit calepin noir pour prendre des notes sur ses patients. Alia était directrice de banque. Puis Yasmine et Rania toujours ensemble; Yasmine était affable et généreuse, souriante très belle aussi, elle était assistante sociale. Rania, elle, travaillait à la mairie, elle était selon ses dires «la plus jolie, la plus parfaite, celle que tout le monde envie ou jalouse». Naïma et Kaina étaient les deux dernières. Naïma était hypocondriaque et pensait que chaque heure qui passait était la dernière, elle ne travaillait pas. Elle devait s'occuper de sa santé, disait-elle. Kaina la plus jeune, elle, était le portrait de sa mère, bonne cuisinière, bonne camarade, bonne élève, bonne tout court. Elle était devenue enseignante et maîtrisait les langues étrangères. Elle avait comme sa mère cette fâcheuse habitude de servir tous ses

frères et sœurs sans jamais se plaindre. Et comme sa mère elle s'effaçait et se contentait des restes. Kaina ne s'entendait pas avec tout le monde. Sa préférée, c'était Yasmine car elles avaient le même caractère et les mêmes valeurs. Elles étaient généreuses, affables et toujours prêtes à aider.

Notre belle et patiente inspectrice Anna décida d'éliminer très vite la mère de son enquête: âgée de 82 elle se déplaçait difficilement avec une canne et ne pouvait aucunement être de près ou de loin mêlée à ce braquage.



Elle s'intéressa en revanche de plus près aux trois frères qu'elle réussit même à mettre sur écoute. Mais les semaines passaient et rien ne concernait des bijoux, un braquage ou un quelconque magot. Elle avait aussi bien entendu épluché tous leurs comptes: tout était transparent, limpide.

Son intuition lui disait qu'il y avait sans doute quelque chose mais sa raison comprenait qu'on n'envoie pas d'honnêtes gens en prison sur une intuition, aussi forte soit-elle.

Elle se tourna donc avec la même minutie et concentration vers les sept sœurs.

La fratrie ne s'entendait pas au mieux ces dernières années et, à part Yasmine et Kaina toujours fourrées ensemble, elle voyait mal comment les autres, qui se parlaient à peine, auraient pu monter un braquage aussi millimétré et abouti

sans même se voir. De plus, Anna aimait beaucoup cette famille simple, accueillante et surtout leur mère Kheira, une femme douce, aux traits fins et toujours souriante, qui se confiait sans se faire prier à l'enquêtrice qui se faisait passer auprès de tous, rappelons-le, comme étant journaliste.

Il y avait toujours de bonnes pâtisseries algériennes qui l'attendaient avec un thé à la menthe qui embaumait toute la rue de la maison familiale.

La mère avait confié à Anna que ses dix enfants venaient la voir très souvent, (sauf Fatiha trop malade et taciturne) mais ils venaient chacun à leur tour et ils s'arrangeaient autant que faire se peut pour ne pas se croiser. Pour ce qui est de Fatiha, Kaina et Yasmine se relayaient pour lui cuisiner de bons tajines, lui faire parvenir ceux de leur mère, lui faire le ménage et lui tenir compagnie même si elle parlait très peu.



Les assureurs, eux, demandaient souvent des comptes aux gendarmes, à Anna et criaient haut et fort qu'il devait y avoir des complices. Au bout de deux ans, Anna comme tous les autres abandonnèrent.

Les surveillances accrues, les écoutes suivies, rien n'avait abouti. Et puis tout le monde, voisins employeurs et amis, disaient la même chose des Nourri: «Ils nous ont beaucoup aidés, ils nous apportent toujours des makrouts et des cornes de gazelle...» Bref affaire classée.

La mère sur son lit de mort, dix ans plus tard, confia enfin la vérité à sa sœur.

«Je suis illettrée certes mais tu le sais bien, sœurlette, c'est moi le cerveau. J'ai tout pensé seule, tout réfléchi, chaque détail, tu sais bien que je suis fan et que je regarde l'inspecteur Columbo depuis des lustres, cela m'a bien servi, dit-elle en souriant. Et j'ai un peu vengé feu mon époux.»



Tous les enfants de Kheira venaient en fait tour à tour chez elle et chacun partait uniquement avec les infos qui le concernait et chacun savait bien quel rôle il avait à jouer. Kaina par exemple enseignait dans un lycée pro et avait placé deux de ses élèves en section hôtellerie au Ritz, deux autres en esthétique au spa, d'autres encore en hygiène des locaux... Elle venait officiellement visiter ses élèves, officieusement faire avancer le projet.

C'est elle qui avait entre autres compris et noté scrupuleusement les va-et-vient de la sécurité, l'emplacement des caméras et qui avait pu se procurer tous les costumes. Son frère Sofiane avait été embauché six mois avant le casse chez Cartier lui-même en tant que portier; coupe courte, plus de barbe et en uniforme, personne n'aurait pu le reconnaître..

Adil, lui, fut fortement recommandé comme transporteur. Les riches voulaient être livrés chez eux et il avait donc eu la possibilité de voir ce qui se passe de l'intérieur et de l'extérieur des joailleries.

Yasmine, très belle femme, toujours apprêtée et qui maîtrisait comme personne l'arabe, avait elle aussi joué un rôle important. Elle aussi s'était littéralement transformée en nouvelle riche de Dubaï qui venait à Paris dans le seul but de déposer sa fortune. On lui proposait des ventes privées réservées aux plus grands. Elle avait donné les codes, pris des photos des plus gros bijoux, neutralisé elle-même quelques caméras le jour même du braquage sans que personne ne s'en rende compte.

Quant à Naïma, la malade imaginaire, elle avait simulé avec brio deux attaques cardiaques chez Boucheron et Courbet pour faire diversion, ce qui laissa à deux de ses sœurs le temps d'opérer, d'ouvrir des issues de secours ou de bloquer quelques fenêtres.

Zohra aussi avec son expérience de psychologue en prison avait réquisitionné tous les braqueurs de Fleury-Mérogis dont elle avait tiré le maximum: Pourquoi vos braquages ont-ils échoué? Qui était le commissaire chargé des braquages? Elle tenait un petit journal avec toutes les infos essentielles au bon déroulé de leur projet familial. C'est pour cela qu'elle ne s'en séparait jamais.

Rania, grâce à sa place à la mairie, était descendue aux archives tous les soirs vers 17h quand tout le monde était parti, elle avait pu ainsi donner à ses frères tous les plans et passage secrets du Ritz, des bijouteries, etc.. Elle avait aussi fourni la fourgonnette blanche Dury peinture père et fils et les combinaisons blanches de peintres avec laquelle ses frères étaient repartis. La camionnette n'avait attiré aucun soupçon car Boucheron repeignait sa devanture en blanc, une info capitale de plus glanée par Kaina.

Fatiha n'était pas dépressive mais faisait semblant de l'être pour éloigner tout soupçon. Elle était comptable et savait calculer. À quel moment entrer sortir, combien de temps les alarmes seraient désactivées... Elle avait donné également quelques coups de téléphone, se faisant passer tantôt pour une riche cliente qui voulait qu'on lui prépare les bijoux les plus exceptionnels, tantôt pour une entreprise de peinture. Elle avait tout fomenté avec sa mère sans jamais aller la voir, il y avait, vous vous en doutez, toutes les infos dans ce va-et-vient de makrouts et de tajines...

Bref les frères et sœurs dans une douce ronde bien orchestrée avaient tous exécuté avec brio les ordres de maman. Elle leur avait demandé de répéter tout le projet encore et encore.

Si les dix frères et sœurs travaillaient à l'unisson la réussite était assurée. «Vous êtes dix, c'est simple vous ne devez faire qu'un» répétait-elle à chaque enfant qu'elle briefait.

«Mais où donc est l'argent demanda Aicha la sœur de Kheira, votre train de vie n'a pas changé, qu'as-tu fait de tous ces millions?»

« Qu'Allah me pardonne, ma sœur, nous l'avons volé certes mais je me vois comme Marianne dans Robin des bois. Nous avons construit des écoles, des hôpitaux, des centres de loisirs au bled, nous avons aidé les diabétiques, les prématurés, tous les malades. Sais-tu combien de diabétiques on peut aider avec une bague Cartier? Quatre cents, ma sœur, et cela comprend de beaux vêtements, les repas, leur scolarisation, c'est magique. Et en Algérie nous avons eu une aide précieuse, les Chinois. Ils construisent des châteaux en deux jours. Ils sont efficaces, tu n'as même pas à donner d'argent, tu donnes les bijoux ils les revendent et se mettent au travail. »

Tous les enfants de Kheira étaient arrivés, les dix réunis autour de leur Al Pacino maternel. Ils écoutaient leur mère. « C'est illégal, les enfants, c'est vrai mais c'est légitime, l'inspecteur Columbo aurait compris, lui. »

« Raconte-nous pour Anna, maman, c'est le plus drôle, je trouve » dit Kaina.

Brahim avait rencontré Anna lors d'un marathon en Allemagne, il avait tout fait pour qu'elle soit choisie par les gendarmes français. Un gendarme courait d'ailleurs avec lui tous les dimanches et lui avait confié qu'à Paris on craignait les taupes et que c'était au grand commissariat de Berlin que désormais ils recrutent leurs inspecteurs pour toutes les enquêtes de braquages.

Il avait tout de suite follement plu à Anna et elle avait très vite adhéré pleinement au projet familial.

Aicha n'en crut pas ses oreilles, « Toi, Kheira, pourtant si droite! »

« Moi, Aicha, je suis juste, il leur fallait de l'argent. Sais-tu qu'à l'orphelinat d'Alger on ne donne qu'un biberon par jour aux bébés, faute d'argent? Ces bébés auront à manger trois fois par jour désormais. Et des biberons de luxe! » dit-elle en souriant.



COMME UN JOUET DE PACOTILLE



- Depuis le décès de Serge...
- La voix de Tante Yvonne s'éteint au bout du fil.
- ... le décès de qui?
- Excuse-moi, je n'aurais pas dû en parler...
- Elle fond en larmes.
- Qu'est-ce qui...
- Elle a raccroché.

J'ai composé le numéro de la ligne fixe de mon frère Serge. Depuis qu'on ne s'est pas parlé, je ne sais même pas s'il travaille encore ou s'il a pris sa retraite. Ça a sonné longtemps, puis j'ai entendu une tonalité. Et encore un dé clic, comme si quelqu'un avait raccroché. J'ai alors laissé un message sur le portable de notre demi-sœur qui habite près de chez lui, et dont il a toujours été le plus proche :

« Je n'arrive pas à croire ce que je viens d'apprendre; s'il te plaît, rappelle-moi vite. »

Je ne peux pas m'empêcher de revoir Serge faisant gravement le tour de la villa du grand-père à ma recherche en soufflant dans une trompette de pacotille, alors que je l'observe en riant sous cape. Il avait quatre ans et j'en avais onze.

Yvonne aura confondu. Est-ce l'incrédulité qui me poigne douloureusement ?

Le lendemain, aucune réponse ne m'étant parvenue, je recherche fiévreusement sur internet un site collectant les actes de décès. L'un d'eux me livre les prénoms, les dates et lieux de naissance et de décès des défunts portant notre patronyme. J'y découvre avec stupeur que mon petit frère est décédé depuis près de trois mois.

Je me sens anéanti. Comme si un de mes enfants m'avait précédé dans la tombe... Et j'apprends sa mort au hasard d'un échange téléphonique, trois mois après !

Où donc étais-je au moment de ses obsèques ? J'ai beau fouiller ma mémoire, je dois me résoudre à conclure que j'étais chez moi où aucun faire-part ne m'est parvenu.

J'écris à la femme de Serge et à ma sœur pour des tardives condoléances, en expliquant que leur faire-part n'est jamais arrivé. Jamais je n'obtiens d'elles une quelconque réponse.

L'échange téléphonique avec Yvonne m'avait laissé un sentiment bizarre, une impression incongrue, comme si notre tante s'était excusée d'avoir commis une bêtise en me communiquant l'information.

Lui avais-je confié qu'avec Serge nous nous étions brouillés un soir au téléphone, et qu'il ne m'avait pas rappelé depuis ? Avait-elle eu des échos de cette dispute ?

Ma compagne - qui avait perçu ce soir-là notre conversation d'une pièce voisine - m'a dit plus tard avoir été surprise de la violence de ma colère. Mes dernières paroles avaient sans doute été pour lui aussi blessantes que ses allégations l'avaient été pour moi...

Mais je ne lui en avais pas voulu longtemps, la colère ayant peut-être été libératrice. Surtout, j'avais appris à relativiser sa perception de nos communications du dimanche soir. N'avais-je pas eu la surprise, quelque temps après un échange émaillé de plaisanteries qui m'avait paru à la fois banal et chaleureux, d'apprendre de ma mère que Serge lui avait dit avoir été profondément choqué par ce qu'il m'avait entendu déclarer à cette occasion, et qu'il n'aurait jamais soupçonné de ma part ?

Il m'admirait sans doute depuis son adolescence, et ce séjour d'été lorsque je lui avais fait découvrir toute l'histoire familiale dans ce village où nos ascendants s'étaient établis, et à laquelle il n'avait pas jusque-là prêté beaucoup d'attention. Une rupture sentimentale, en le fragilisant alors, lui avait fait accorder trop d'importance à une période de succès professionnel et amoureux très faste pour moi.

Serge avait pourtant assisté à certaines de mes tentatives de séduction qui, même flatteuses, m'apparaissent aujourd'hui entachées d'un cynisme peu glorieux. Il n'ignorait pas non plus les difficultés familiales et professionnelles que j'avais ensuite rencontrées.

Il était devenu un adulte engagé dans sa vie de famille, sa profession et sa commune au cœur d'un département éloigné. Il ne tarissait pas d'éloges sur son sort et disait sa fierté de ses enfants que je n'avais pas vus grandir. Nous nous rencontrions principalement à l'invitation de mon père, même bien après son divorce d'avec notre mère. Notre demi-sœur, avec qui j'avais plus de vingt ans d'écart, l'accompagnait souvent à ces occasions. Serge l'avait profondément influencée, et elle avait choisi la même profession et la même région que lui.

Serge et moi étions, depuis l'adolescence, assez proches culturellement, même si - pour deux frères - nous ne nous ressemblions pas trop physiquement. Un jour, dans l'entrain des retrouvailles, je citai, par plaisanterie, Renaud Séchan qui aurait pu avoir écrit pour moi et à notre intention : « *J'ai pris des rides, t'as pris du bide...* » Je restai interdit devant le regard hostile qu'il me jeta froidement.

Cette froideur, il la manifesta plusieurs fois lorsque je l'appelai au téléphone pour lui donner des nouvelles de membres de la famille que je lui avais présentés et qui lui étaient devenus visiblement indifférents.

Du coup, je lui laissai l'initiative de m'appeler, de loin en loin, un dimanche soir, le plus souvent. Plaisanteries, nouvelles de nos enfants respectifs, des parents, de l'actualité et, plus rarement, de nos activités professionnelles. Il était souvent un peu gris, et je restais prudent, en repensant à ce que m'avait rapporté ma mère. Sauf ce soir fatidique où, sur un petit ton très averti, il prétendit me faire admettre que je tirais déjà profit de ce qui allait nous rester de l'héritage de notre père. Peut-être que je n'y pensais pas moi-même, parut-il concéder, mais ma compagne... Il refusa de dire d'où lui venait ce soupçon, et j'explosai. Cette époque - où la personnalité de notre père se délitait sous l'effet de l'âge comme de l'éloignement de la femme qu'il avait le plus aimée et qui dépérissait dans la solitude - était difficile à vivre pour moi, et peut-être pour Serge, plus distant géographiquement des parents.

Et puis ces appels encouragés par une certaine ébriété constituaient alors nos seuls liens. Non seulement, ils ne se produisirent plus, mais je ne rencontrai Serge ni aux enterrements des parents, ni aux successions.

Avait-il réussi à convaincre aussi ses proches de ne jamais me permettre d'assister à leurs événements familiaux, à commencer par ses propres obsèques ?

La pensée m'était devenue insupportable. C'était comme si Serge avait voulu refermer derrière lui la porte des ténèbres où il avait rejoint nos parents, emportant à jamais à sa suite les complications de notre jeunesse et tous les souvenirs heureux de notre enfance.

Il est mort à cinquante-neuf ans, le dernier dimanche de l'hiver. Où, pourquoi et comment, je ne l'ai pas su.

Je n'ai pas su non plus discerner la détresse de ses appels du dimanche soir, alors qu'il recherchait à nouveau la fraternité de son aîné, en manifestant sa jovialité, comme on souffle dans un jouet de pacotille.



Jacqueline PAUT

MON FRÈRE



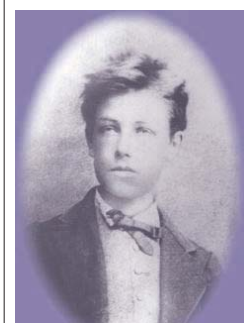
Mon frère était le plus grand de la famille. Et sa supériorité physique le rendait orgueilleux. Un second pater familias. Les petites sœurs lui obéissaient sans que cela ne le gênât en aucune façon. En fait, il aimait ça.

Le jour de sa première communion, le curé le mit à la fin du cortège, un cierge entre les mains. Il ne sut comment prendre cette position. Être le dernier? Les petits avançaient devant, sérieux, la tête baissée. Lui, regardait droit devant lui, fier, et quand il arriva à l'autel, il prit l'hostie comme il aurait pris un malabar ou un carré de chocolat.



Avec les copains, il allait jouer au foot dans la cour de l'immeuble. Un jour, le ballon partit trop loin et cassa la vitre de la concierge. On entend encore les rires de mon frère et les cris de Madame Martinez.

Mon frère avait les yeux bleus, contrairement aux yeux noirs des petites sœurs. Il m'avoua un soir d'automne qu'il était le fils du maire. Papa avait lui aussi les yeux noirs, alors...



Quand j'eus quatorze ans, il accepta que je rejoigne sa bande. Car c'était bien "sa" bande. Il commandait tout le monde. J'étais impressionnée et ne dis pas un mot, de peur de le contrarier.

Mon frère aimait Arthur Rimbaud. La vie dissolue de ce poète lui faisait admirer autant le personnage que les poésies.

Il menait sa bohème dans le quartier. Jamais à l'heure pour les cours, il passait son temps dans les couloirs du lycée à lire et à écrire, ce qu'il refusait de faire en classe.



Il aimait se balader seul dans le bois jouxtant la maison, quand il avait refusé d'obéir. L'obéissance était pour lui un rôle pour les petits, les soumis.

Il ignorait la peur, mais un jour, Monsieur Smith, professeur d'anglais, lui cria "Go home!" Il pensa au père, enfin celui qui l'élevait, et ne rentra pas à la maison.

Mon frère aimait manger tout ce qui était acide, fruits, cornichons. Le sucre c'était bon pour les mauviettes. À dix-sept ans, il connut pour la

première fois l'acidité de la vie.

Elle avait seize ans, des cheveux blonds bouclés et un visage d'ange. À la rentrée, elle fit sensation auprès des garçons. Mon frère flasha sur elle. Il n'en dormait plus la nuit. Elle se mit à rire quand il lui donna un petit poème qu'il lui avait écrit. Et pour la première fois, mon frère pleura.

Un dimanche d'avril, il est parti en claquant la porte. Les parents ne surent plus que dire.

Mon frère fut professeur de français au Danemark. Marieke l'avait apprivoisé. Devant la classe sage, il lisait Arthur Rimbaud.



L'ÂME SŒUR



Il pensait souvent à lui. Surtout quand il se coiffait devant la glace de sa salle de bain ou bien quand il voyait son reflet dans une vitrine lors de ses courtes promenades en ville ou dans les vitres des trains à l'occasion de l'un de ses voyages à Paris pour raisons médicales... Paul, lui, voyageait encore beaucoup en France mais aussi à l'étranger.

Paul, son âme sœur, avait le même âge que lui. Soixante-dix ans bientôt, début novembre. C'était, le pensait-il (ses parents étaient restés toujours silencieux sur ce sujet) le plus jeune des deux. Ils se ressemblaient comme "deux gouttes d'eau" depuis leur naissance. Cette ressemblance n'avait rien d'extraordinaire, Paul était son jumeau. Ils avaient passé leur enfance ensemble, fait les mêmes bêtises et reçu les mêmes punitions. Ils avaient aussi suivi leurs études dans le même collège puis dans le même lycée et la même faculté.

Avec le temps, Paul avait pris de la distance. Cela n'avait rien à voir avec un désaccord. Non, Paul était un sportif de haut niveau et il n'avait pas trouvé dans sa ville de naissance les conditions nécessaires pour s'entraîner. Alors il avait déménagé dans une ville plus favorable à sa carrière et y était resté.

Son sport lui avait permis de garder non seulement la forme mais aussi sa silhouette qu'il entretenait régulièrement... Pour lui, ce n'était pas le cas. Avec le temps il avait grossi et pris des formes. Sans être obèse il avait de l'embonpoint. Résultat des repas dans les bons restaurants, car c'était son métier. Il avait été un critique gastronomique reconnu... Paul, à sa manière aimait aussi manger. Mais il savait réguler sa gourmandise. Aussi quand l'occasion se présentait ils se retrouvaient dans un restaurant renommé.

Depuis peu de temps, Paul avait changé de coiffure et coupé sa moustache. Lui l'avait gardée. Les cheveux blancs et la moustache blanche lui allaient à merveille et la canne associée à la casquette lui donnait fière allure.

Ainsi passaient le temps et leur vie tranquille. Paul dans sa ville, lui dans la sienne... Leurs relations restaient cependant bonnes. Ils communiquaient régulièrement. Paul par téléphone, lui par courrier. Il aimait l'écriture et prenait régulièrement le temps d'écrire, sur papier blanc avec une plume sergent-major...

Pour leurs soixante-dix ans, il avait invité Paul. Ils fêteraient l'événement et mangeraient dans un des meilleurs restaurants de la ville. Pour cette occasion, il avait été chez le coiffeur et fait tailler sa moustache. Il avait aussi sorti son manteau acheté un jour lors d'un voyage à Rome.

Ils avaient convenu que Paul le rejoindrait chez lui, un peu avant midi. Alors en attendant, bien installé sur son vieux canapé, il lisait, sourire aux lèvres, le dernier Calepin bleu.

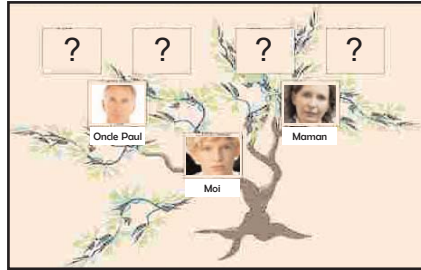
À onze heures trente-cinq, la sonnette sonna. Voilà Paul en avance sur l'heure, pensa-t-il. Mais ce n'était pas lui. C'était la voisine. Elle demandait s'il n'avait pas vu son chat. À onze heures

cinquante-trois, la sonnette sonna à nouveau. Cette fois-ci c'est Paul se dit-il! Mais ce n'était toujours pas lui. C'était la factrice qui apportait une lettre recommandée à son nom. Sur l'enveloppe l'on pouvait lire: *Monsieur Paul Dupont, Impasse de l'espérance, Le Havre 76600.*

À midi, comme il l'avait décidé, Monsieur Paul (c'est comme ça que tout le monde l'appelait) se rendit au restaurant. Une table lui était réservée. Il commanda le plat du jour. C'était un pot-au-feu. Puis un Paris-Brest pour le dessert (son gâteau préféré). Après le repas il rentra chez lui (un studio au 4^e étage d'un immeuble Perret) seul comme d'habitude...



LES MAINS QUI DANSENT



Ça a commencé en octobre... non peut-être en novembre.

La porte qui claque plus fort ; le repas taiseux et puis des reproches sur la soupe trop froide ou le café trop chaud.

Il avait ses regards de chien teigneux qui peut mordre à tout moment ; ses cheveux longs sur les épaules comme un châle de misère, tout gras tout filasses.

Je regardais leurs dialogues muets et leurs coups de boutoirs dans le silence.

Elle, avec ses gestes brutaux qui cassent les assiettes et entrechoquent les verres. Ses mains gercées et lourdes comme des battoirs lavaient, récuraient, essayaient, trayaient la vache et la chèvre un peu récalcitrante, binaient les légumes et creusaient la terre.

Lui, enfumé dans son tabac bon marché, assis droit, les pieds plantés dans le sol comme si des racines lui avaient poussé, lisait un journal rapporté de la ville où il travaillait.

Le soir, quand je rentrais de l'école elle avait ce geste lent de remonter les mèches dans son fichu, frotter ses mains sur son tablier, avancer d'un pas vers moi et sourire. Un sourire un peu écorché par les dents absentes mais un sourire que j'aimais. J'enlaçais sa taille et je respirais cette odeur d'humus et de lait caillé. Elle marmonnait "Va faire tes devoirs, j'arrive". Ce n'est pas vraiment ce qu'elle disait, c'était un grognement satisfait que je traduisais ainsi.

"Tonton Paul, il est pas rentré?"

Elle ne répondait pas, juste un mouvement sec du menton vers ma tartine pour m'obliger à manger. D'un doigt noirci elle écumait la crème de mon verre de lait. Je l'avalais sans dégoût.

Le jour où le maître avait demandé un arbre généalogique j'étais rentré en courant, enthousiaste à l'idée de questionner ma mère et mon oncle. Eux qui ne parlaient que de sous, de récolte et se tassaient le plus souvent, allaient devoir m'expliquer cet arbre magique. Le maître en avait dessiné un si grand sur le tableau qu'il eut à peine la place pour nous, tout en bas. Il me faisait penser au grand noyer de la cour que la mère gaulait à l'automne. Son ombre était immense et l'été je m'y installais avec des bâtons et de petites pierres colorées pêchées dans la rivière. J'y inventais des batailles sanglantes que notre vieux chien de berger balayait d'un coup de queue.

Ce soir-là, en octobre ou peut-être en novembre, l'oncle Paul dit juste "De quoi qui s'mêle ton maître?" Mes plaintes mes reproches butèrent sur leurs silences. Ma mère tout en reniflant, récurait les assiettes à les briser. Tonton claqua la porte en sortant. J'entendis le chien qui couina - un coup de pied sans doute, dont il avait l'habitude - et le bruit de la mobylette plus hargneuse que jamais.

Je craignais la colère du maître mais il ne me demanda rien. Il posa son regard sur ma feuille où n'étaient écrits en lettre appliquées que : "Tonton Paul" et "Maman Josette". Je n'avais pas su où les placer sur ces branches gigantesques. Ils flottaient au milieu de la page, une page désespérément vide. J'avais décoré l'arbre de feuilles et de blasons recopiés dans un dictionnaire gras de suie et à moitié grignoté. Il sembla s'en moquer. Il eut même un drôle de sourire et sa main effleura ma joue. Je me préparais à recevoir une gifle mais non, rien, juste cette caresse du dos de la main. À l'école on passa à autre chose et j'en fus soulagé sans bien comprendre pourquoi.

Notre ferme au bout d'un sentier mal aisé - le facteur s'en plaignait et du chien aussi qui l'avait mordu deux ou trois fois - ne recevait jamais de visite. Pas de copains non plus. On ne me l'avait pas interdit mais j'avais compris que ni maman ni tonton Paul ne souhaitaient "avoir d'autres marmots dans les jambes". Ils disaient ça sans hargne mais avec une telle certitude que je compris que je leur suffisais. J'en ressentis une certaine satisfaction.

Avec le froid de décembre, la cheminée se mit à cracher une fumée de bois mouillé dans la salle à manger.

Oncle Paul se coupa les cheveux et un drôle de parfum entêtant le suivait. Il rentrait de plus en plus tard et maman reniflait de plus en plus souvent. Elle disait, toujours penchée sur sa vaisselle, dans ce langage si particulier où des couinements et des râles se mêlaient et que je traduisais à ma guise "C'est cette fumée!"

Noël était venu avec quelques maigres flocons que je tétai, planté dans la cour, la tête en arrière. Je reçus mon premier livre "maintenant que tu deviens savant" avait ri tonton Paul. Il avait rapporté de la ville une grande encyclopédie, presque trop grande pour moi. Je la posais sur la table et je la parcourais en ànonnant des textes que je ne comprenais pas. J'y reconnus un arbre généalogique mais tous ces gens m'étaient inconnus. Et puis nous serions trop nombreux pour tous loger à la ferme.

Fin décembre le soleil revint et oncle Paul tout endimanché fit une valise de quelques vêtements.

Maman le regardait aller et venir dans son costume trop serré aux épaules. Elle avait le même regard qu'après que les sangliers eurent dévasté son potager.

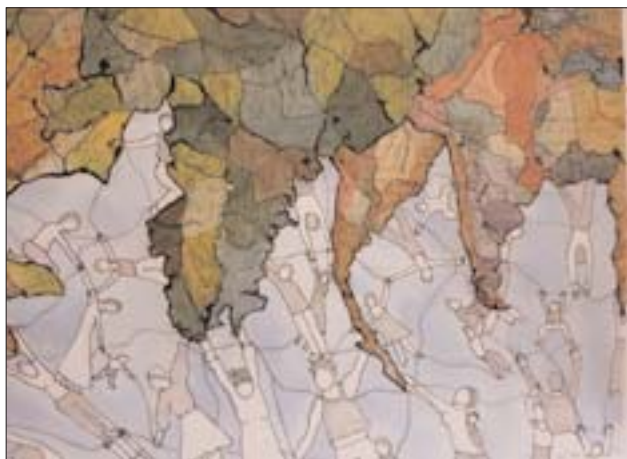
Oncle Paul, une cigarette mâchonnée au coin des lèvres finit pas s'asseoir les yeux baissés. Maman me fit signe de sortir mais je sentais que ce départ allait chambouler notre vie. Je m'en voulus d'avoir trop insisté le jour de l'arbre généalogique. Je l'avais fâché. Il leva la main, menaçant, mais je restai au coin de la pièce le plus loin possible des coups et des gifles. Maman marmonnait encore et encore. Ses borborygmes noyés de larmes me fendaient le cœur et cette fois je ne compris rien, je ne trouvai aucune traduction à ce long monologue qu'il écoutait le visage perdu dans la fumée.

Il l'attira à lui, et leurs mains se mirent à danser devant leurs visages. Chacun leur tour : une danse où leurs doigts balourds dessinaient dans l'espace une chorégraphie à la fois gracieuse et violente.

Quand leurs mains se posèrent sur la table il leva ses yeux clairs vers moi. Il ouvrit les bras. Je me précipitai. Il sentait le tabac bien sûr mais aussi ce parfum nouveau que je finissais par aimer. D'une voix rauque que je ne lui connaissais pas, une voix toute trempée comme le moteur de la mobylette après la pluie, il murmura : "On se reverra fiston."



Régine PAQUET





Hervé GOUZERH

DU MÉRITE



Par la fenêtre
l'église en ciment
la mairie
remplissent la place
d'une fierté silencieuse et digne

Le rideau fait très années cinquante

Des dauphines glissent
le long du muret du parc

Lassé par la pluie persistante
tu le tiens dans tes bras
Inquiet de la toux persistante
tu le tiens serré dans tes bras

Interdit par son silence
tu te tournes pour qu'elle ne voie pas

Un ange passe

Il est mort te dis-tu

Une onde traverse ce qui subsiste
de son avenir
et du nôtre

Il est ressuscité te dis-tu
comme le messager de ce que tu crois
être
une bonne nouvelle

Peut-être

Mais aux printemps multiples aux solstices
les joies possibles
n'ont pas fleuri

Qui réparera l'âme des enfants tristes?



À MON FRÈRE



Tu étais là quand j'étais le néant,
Moi jadis si petite et toi si grand,
Frère de bêtises et père si souvent,
Frère d'amour, de cœur, d'armes et de sang.

Jamais tu ne pleures, toi jamais tu ne pars,
Tu es, tu fus et seras mon rempart,
Et je prie que jamais on ne s'empare,
De mon compère, de mon roc, de mon phare.

Et si un jour la mort vient te bercer,
Il n'y aura ni pleurs ni éplorée,
Car notre douce mère tant adorée,
Nous gardera une place à ses côtés.

J'aime que tu me protèges, que tu sois fier,
Je t'aime tout court, sans fin et sans chimère,
Je t'aime car tu as les yeux de ma mère,
Je t'aime surtout car rien ne vaut un frère.



PHOTO DE FAMILLE



Max Monnier

Nous étions dix. Nous ne sommes plus que quatre. Il n'existe aucune photo où tous les dix nous nous soyons trouvés réunis. Parce que le dernier garçon n'a jamais vécu, il est mort-né. Il aurait été le neuvième. Ma mère, quand elle est morte, prononçait encore son prénom, elle seule en gardait le souvenir. Où est-il à présent? Jamais je ne me suis posé la question avant ce soir. Pourquoi faut-il que je me le demande à plus de soixante-dix ans de là? Peut-être parce que le temps fait son œuvre et nous a dispersés aux quatre vents. La chose me frappe: il n'est pas dans le caveau familial, dévolu aux générations précédentes, ni dans le carré des innocents où, jadis, on mettait ceux sur le front de qui le chrême baptismal n'avait pas été déposé. Et son nom n'est nulle part. Dans nulle langue il n'existe un prénom pour dire que cet être-là ne vécu pas. Pour la première fois je veux ici dire comment l'amour maternel l'avait prénommé: Bernard.

Un autre de nous n'a plus de nom nulle part. La faculté de médecine de Nantes a disposé de son corps, ainsi qu'il l'avait lui-même établi. Mais depuis longtemps il s'était retiré de ce monde. Il était, à vingt ans, celui dont Jacques Bertin chante *"Il était jeune, il cherchait Dieu, il ne cherchait que la parole, comme un ventre large et lumineux où tout se calme et le vent s'abat"*. Jamais pour lui rien ne se calma ni ne s'abattit le vent. Reclus, il eût été protégé, mais la maladie n'est pas une réclusion volontaire. À dix ans je lui vis endosser une camisole de force dont il ne se sera jamais tout à fait délivré. Certaines fois, la nuit, je m'efforce de penser à lui. Qu'au moins il existe encore, puisque nulle femme, nul enfant jamais n'auront prononcé avec amour son prénom. Je l'ai beaucoup invoqué dans mes textes car de quoi voulez-vous bien que l'on parle sinon de soi? Il menuisait, il peignait. Il cherchait Dieu, j'aurais tout fait pour l'inventer, qu'au moins il sache que la fin du voyage le mènerait quelque part... Nulle part! Sur le carrelage froid d'une salle de bain dans une chambre d'hôpital.

Quatre autres encore d'entre nous ont franchi les portes. La première, c'était entre les fêtes d'une année imprécise mais de ce siècle. Un trop-plein de désespoir après la mort de son fils. Elle attendit en gare le passage du TGV. Quand on la mit en bière, elle ne ressemblait plus à rien. Les photos que j'ai d'elle la montrent souriante, avide, les yeux grands ouverts et profonds. J'entends son rire. De nous, elle était la plus citadine, elle s'habillait comme à Paris. À l'enterrement de son fils, à l'entrée

du cimetière, elle me tendit une lettre, Je voudrais que tu la lises, ici, à voix haute. La lettre était pliée en trois. Je m'éclaircis la gorge, je pris soin de ne regarder aucun des visages qui s'étaient tournés vers moi. Je m'efforçai de penser aux moments gais qui nous avaient réunis, oncle et neveu, et me lançai. Dès la troisième ligne, je sus que je n'y arriverais pas. Je marquai un silence, finis par me reprendre. Je tournai la feuille. Mais il parlait des enfants et ma voix s'ébrécha. Je lisais entre des hoquets. Je m'arrêtai pour pleurer silencieusement, bloquant les soubresauts qui m'élançaient la poitrine. Sur le dernier volet du papier blanc je vis soudain l'écriture se désarticuler, quitter la ligne, je vis les mots se déhancher, glisser, comme alors glissa le corps, la trace de l'encre traverser l'espace de la feuille en diagonale, le corps tomber.

Dans cette famille, je ne sais pourquoi, c'est toujours à moi qu'on a demandé les choses impossibles. Quand ma sœur mourut, je savais qu'il n'y aurait rien à lire. Mon beau-frère, qui m'aime paternellement, me glissa pourtant un papier dans la poche. Ce matin-là ma sœur avait pris sa voiture, elle avait fait quelques courses dans une grande surface avant de venir stationner sur le parking de la gare. Elle avait posé le sac à ses pieds, tout au bout du quai, là où elle était seule parce que, dans ces moments-là, sans doute, on a besoin d'être seul. Elle a guetté l'arrivée du train au fond de la ligne droite. Elle a attendu l'exact moment où freiner ne servirait plus à rien. Alors, calmement, elle est descendue sur la voie. Le cheminot a dit qu'elle avait les bras en croix à cet instant-là. Ce papier, je vous le livre tel que : oranges Maroc, 215g ; chocolat 80%, 1 tab. ; kleenex ; eau de Cologne, 125g. C'est dire, bien peu de choses en somme pour un tel voyage...

Une autre a disparu silencieusement. La vie l'aura peu ménagée et la joie lui aura été comptée. Dans le crépuscule cécitaire pourtant elle durait. Non pas du "*dur désir de durer*" que disait Éluard, mais de résignation. Qu'aura-t-elle choisi de sa vie ? Rien, ou à peu près, si ce n'est le prénom des enfants... Élever six mômes avec une paye de misère (son mari était jardinier dans une usine), il fallait croire à la vie ! Elle s'y est accrochée de toutes ses forces, pas pour elle, pour "les petits". De nous, elle était l'ainée. Rude à la tâche, une femme de labeur. La maladie ne l'avait pas épargnée, avec des opérations à répétition. Le diabète avait fini par lui prendre la vue. Sa maison, elle la connaissait à l'aveugle. J'habitais non loin de chez elle. Je lui rendais visite, je sonnais, elle ouvrait la fenêtre et me reconnaissait à la voix. Elle tenait à m'offrir un café. Elle le préparait seule. Jusqu'au bout tenace dans ses convictions, qui étaient à la gauche de la gauche. Quand le dernier moment fut venu, le chirurgien dit à sa fille Seul un miracle... mais on peut tenter l'impossible. Sa fille le lui dit, elles s'embrassèrent et elle partit sans une plainte sur le chariot. Elle avait un courage d'un autre temps.

Deux autres sœurs nous ont quittés. L'une en Vendée, l'autre à deux pas de là où désormais j'habite. Avec celle qui vivait près de moi, je n'avais plus guère de relations. Je ne l'aimais plus que comme ma sœur mais nous partagions peu. L'autre était devenue vendéenne après son divorce. Des AVC à répétition la privèrent assez vite de la faculté d'agencer les mots. L'avant-dernière fois où je lui rendis visite, elle ne s'exprimait plus que par Oui ou par Non. La dernière, elle ne disait plus rien. Je dus effriter les macarons que j'avais apportés pour les lui glisser en bouche. Quand sa fille mourut, une nuit, mystérieusement dans son sommeil, la quarantaine à peine entamée, elle se laissa dépérir et la rejoignit sept semaines plus tard. Je la vis avant que l'on referme son cercueil. Belle encore. On dispersa ses cendres en mer, selon ce qu'elle avait voulu.

Et moi, quand ce sera l'heure, je sais que je pleurerai, que je m'agripperais aux mains qui seront là, celles de mes fils. Je chialerai comme un môme, ce sera... pitoyable. Certaines nuits d'insomnie, je me donne un peu d'héroïsme. Mes fils sont près de moi, je souris, je blague avec légèreté. Nous nous dévisageons. J'essuie les larmes du plus jeune qui, des trois, me ressemble le plus. Je lui dis Tu as été un bon fils. C'est le plus doux de ce que je lui aurai dit...



HONORATUS, MON FRÈRE



Écrit-on pour être seul(e), parce qu'on aime la solitude ou pour échapper à la solitude? Écrit-on pour être lu(e)? Écrit-on pour panser ses blessures? Écrit-on pour plaire? Écrit-on par amour ou par manque d'amour? Écrit-on pour marquer l'Histoire ou juste laisser une empreinte? Et sans l'écriture, où serait-on? Enfermé(e) dans des cases?

Je n'ai ni sœur ni frère ni confrère ni consœur. Je suis une scribouillarde du dimanche. Je pêche les mots mais rien ne mord à l'hameçon.

Je coule, je me noie, je ne respire plus, je bois la conjugaison comme une bête assoiffée, à la recherche d'un mode, d'un temps. Des animaux courent entre les phrases. Oh mon bel ami le verbe, laisse-moi attraper ton sens, laisse-moi te donner un sens. Oh mon bel ami le mot, je te hisse jusqu'au bout de ma plume. Parfois tu m'étouffes, souvent tu m'émeus.

Je jongle d'une seule main avec l'alphabet, j'endors les consonnes, je borde les voyelles. Je voudrais réveiller Balzac, lui chuchoter à l'oreille, Quel est ton secret? Passer ma main dans ses cheveux, le peindre, le sculpter, lui dire MA vérité: "Comme j'aurais aimé être ta sœur!"

Je me balade, chinant une ballade mais déjà, à la deuxième strophe, mes rimes se décroisent. J'interpelle un chauffeur de taxi: j'ai la hanche qui flanche, Cimetière du Père-Lachaise s'il vous plaît. Je rumine, pareille à une bufflesse, oui une véritable bufflonne qui va de pair avec bouffonne. Je suis aussi une sauvagette de la langue française et représente un danger pour l'homme de lettres. Je ne desserre pas les dents, le taximan non plus.

Une angoisse me prend. Ma gorge se noue. Mon cœur tremble. Une douleur terrible dans le ventre, je balbutie Arrêtez-vous là je vais finir à pied. Je paie ma course, saute sur le trottoir. Balzac est à trois cents mètres. D'un coup je tombe sur les genoux et me retrouve à quatre pattes. Je vais devoir ramper jusqu'à la tombe d'Honoré.

Une fillette s'approche, me soulève de ses deux maigres bras. Je prends conscience de la réalité: sans son aide, je restais à terre. Une fois debout, j'ôte de mon cou la chaîne en or vingt-quatre carats de ma grand-mère Simone, mais ma sauveuse disparaît en trois enjambées, laissant planer derrière elle une odeur de guimauve. Des confiseries plein les yeux, je me dirige au 16, rue du Repos.

Je frissonne un peu, pourtant ce midi Miss Météo avec sa jupette à volants a tenu une promesse: température au-delà des normales saisonnières, vingt-six degrés Celsius. Le soleil n'hésite plus à me tourner le dos depuis une trentaine d'années. Le froid me frappe sans répit. Encore cent mètres à parcourir. Un pigeon précède mon pas et baptise le trottoir d'une fiente blanche. Je m'écarte, lui s'envole en dépit de sa désinvolture.

"Descends du ciel, prends-moi sous ton aile." Un mendiant réclame une pièce. Je feins de ne pas entendre. Je patine. Mais demain ou après-demain je reviendrai lui apporter de nouvelles pistes d'espoir.

Le Maître du roman français ne m'attend pas. Plus personne ne dérange ses longues heures de sieste. Le cœur de marbre, l'âme couchée. La sépulture surmontée d'un immense buste à l'effigie de l'auteur m'intimide. Le mien est en plâtre patiné sur un socle et mesure treize centimètres.

Cependant, je possède une peau d'onagre, semblable à celle de "La Peau de chagrin". Je fais le vœu d'agrandir ma statuette. Et bien d'autres encore: m'enticher de son addiction à la caféine, vider cafetière après cafetière au comptoir d'un bistrot, rencontrer tous ces personnages, banquiers, hommes d'église...

Je sens la folie rugir dans mon cerveau, je sens l'envie de m'introduire et lui faire don de ma respiration. Je l'attire à moi. Des mots élégants, proches de l'amour, ne touchent pas terre, s'élèvent au-dessus de ma conscience. La raison me quitte. Je m'accroupis, insouciant, pleine de rêves, certaine de le ramener à la vie, et je soupire, je soupire.

